

A woman with long dark hair, wearing a dark top and jeans, is sitting on the hood of a vintage car. The car is a light color with a prominent grille and round headlights. The background shows a line of bare trees under a clear sky. The entire image has a blue color cast.

**JÉRÔME
BONNETTO**
**LE SILENCE
DES CARPES**



ROMAN

JÉRÔME BONNETTO LE SILENCE DES CARPES



Le robinet de cuisine de Paul Solveig fuit. Sa femme aussi. Pour sa femme, il ne peut rien faire, pour le robinet, il appelle un plombier tchèque. Au cours de son intervention, l'artisan laisse échapper une ancienne photographie de sa mère, disparue dans sa Moravie natale pendant la période communiste. Cet étrange cliché, d'une grande beauté formelle, fascine Paul. Son épouse partie, son robinet réparé, plus rien ne le retient à Paris. Aussi le jeune homme quitte-t-il la France pour retrouver cette inconnue, avalée derrière le rideau de fer il y a plus de trente ans, et l'artiste qui l'a ainsi immortalisée. Il atterrit alors dans la petite ville de Blednice, au cœur de la Moravie, pour poursuivre sa folle enquête. Mais Paul Solveig n'a rien d'un fin limier.

Le silence des carpes est un roman drôle souvent, aigredoux parfois, un peu mélancolique aussi. C'est surtout une magnifique ode à la République Tchèque, à sa littérature, à son cinéma et à la folie de ses habitants.

Jérôme Bonnetto est né en 1977. Il vit à Prague. Son précédent roman, *La certitude des pierres* a été publié aux éditions inculte.

.....
WWW.INCULTE.FR
.....

LE SILENCE DES CARPES

LE SILENCE DES CARPES

JÉRÔME BONNETTO

éditions inculte

à Marta & Adam

« On ne va jamais aussi loin
que lorsqu'on ne sait pas
où l'on va. »

Christophe Colomb

PROLOGUE

Il y avait en Europe centrale, au cœur de la Moravie, de charmants étangs du fond desquels remontaient à intervalles réguliers des petites bulles d'air sur lesquelles Ota et Pavel posaient des regards de pêcheurs expérimentés, des bulles qu'ils savaient mieux interpréter que les soupirs de leur femme. C'était peut-être pour cela d'ailleurs qu'ils avaient toujours vécu célibataires.

Ces excellents pêcheurs avaient leur philosophie. Pour eux, ce n'était ni un art pratique de la méditation, ni un hédonisme du paysage, ni même une excuse pour échapper au monde. Non, ils préféraient les coins poissonneux et le véritable plaisir se trouvait dans la pêche elle-même, il fallait attraper, attraper du poisson.

Un matin, ils décidèrent de contrer la monotonie de leurs dimanches et de sortir des sentiers battus. Plutôt que de se rendre à l'Étang du meunier, ils avaient suivi une inspiration soudaine, tourné à droite après le grand noyer et tracé à travers champs. Ils goûtèrent alors aux joies oubliées de l'aventure et au bonheur de se perdre dans une région qu'ils croyaient connaître sur le bout des doigts. « Où qu'on aille, on finit toujours par retomber sur un chemin », fatalisa Pavel.

Après quelques kilomètres d'errance tranquille, ils abordèrent une clairière cerclée d'un étrange étang qui filait la lisière du bois. Sa forme étirée le cachait des regards si bien qu'il n'était pas visible à plus de vingt mètres.

Ils s'approchèrent. La mare grouillait comme une casserole qui attend un demi-kilo de pâtes.

- Pavel, tu vois comme moi ? Ça doit être des carpes-miroirs !

- Ouai, et elles sont là depuis longtemps. Mon vieux, si tu veux mon avis, on va se régaler.

Ota sortit de sa poche un petit morceau de pain et le jeta dans l'eau près de lui pour mieux observer la bête. À peine avait-il touché la surface qu'un poisson couleur carmin avala la portion.

- Des carpes-amour ! Nom d'un chien ! Mais comment ont-elles pu atterrir ici ?

- On réglera ça plus tard, pour l'instant au boulot !

Les deux amis se frottèrent les mains en pensant à l'effet qu'ils produiraient au village en ramenant deux douzaines de carpes-amour. Cela faisait des lustres qu'on n'en trouvait plus dans la région. C'étaient les plus savoureuses et les plus chères, rien à voir avec ces saletés de carpes d'élevage. Ota salivait déjà et élaborait mentalement une petite sauce blanche étoilée d'aromates pendant que Pavel calculait le profit qu'il pourrait en tirer.

Ils choisirent avec science leur emplacement, déballèrent le matériel et se mirent au travail. La surface de l'eau frémissait littéralement, comme la peau d'un vieux à la fenêtre d'une voiture lancée sur l'autoroute. Les queues des carpes frappaient l'eau en tous sens, les bulles dansaient en une farandole pleine de promesses. Ce serait un jeu d'enfant.

PROLOGUE

Ils lancèrent leur ligne au milieu des remous. Les jambes à peine fléchies, le regard pointu et la conscience aiguisée comme un couteau de trappeur, ils étaient prêts à réagir à la première touche. La prise serait immédiate.

Mais rien. Aucune carpe-amour ne mordait aux hameçons.

Alors Ota et Pavel retirèrent leur ligne, changèrent leurs appâts, et relancèrent avec une plus grande minutie.

Toujours rien. Pavel repoussa légèrement sa casquette sur son crâne pour se gratter le front.

- T'as déjà vu, ça, Ota ?

- Oui, une fois, au bal des pompiers. Elles se trémoussaient toutes sur la piste de danse, mais aucune ne voulait danser avec moi.

- T'es con. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Passe-moi l'épuisette.

L'outil en main, Ota fit trois pas dans la vase gluante. Il commença à lancer des coups d'épuisette, tout d'abord rapides et précis, puis désordonnés, à droite, devant, à gauche, derrière. Mais il n'attrapait rien, les carpes se montraient plus agiles et se jouaient du pêcheur. Pavel observait son ami se débattre comme on regarde un pongiste qui affronterait un adversaire invisible maîtrisant les effets les plus mystérieux.

- Là ! Là ! Mais qu'est-ce que tu fous ?

- J'aimerais t'y voir ! Nom d'un chien ! Tu vois bien le bordel que c'est.

LE SILENCE DES CARPES

Ota accéléra sa chorégraphie, mais rien n'y fit. Il ressortit de l'étang avec au fond de son filet, quelques feuilles et une branche de noisetier.

Pavel le regarda circonspect. Il n'osa même pas se moquer de lui.

– Écoute Ota, on laisse tout comme ça, on n'en parle à personne et on revient demain. En attendant, allons boire une chopine, on y verra peut-être plus clair après.

Alors qu'ils s'éloignaient, l'étang retrouva son calme. Seules quelques bulles d'air narquoises rythmaient la quiétude du lieu.

PREMIÈRE PARTIE

On a vite fait de se noyer dans un verre d'eau.

Le robinet de la cuisine gouttait depuis des semaines et je ne parvenais plus à maintenir cette indifférence feinte qui m'avait permis de repousser le coup de fil au plombier. J'entrais dans la zone d'irritation maximale et chaque goutte résonnait dans ma tête comme un gong. Au fond, cette tendance à remettre sans cesse au lendemain la résolution des petits accrocs de la vie finissait toujours par se coucher devant l'évidence et une fois encore, je déposais les armes : je ne supportais plus d'entendre le *ploc* caractéristique de la goutte sur l'inox, ni même le plus léger *plac* sur le chiffon que je plaçais parfois sous le robinet et qui, en s'imbibant, transposait subtilement le son de « oh ! » vers « ha ! ». Les cuisines américaines ont pour le salon cette générosité des sons : l'électro-swing du réfrigérateur, la berceuse du lave-vaisselle et le métronome infernal de la fuite du robinet. Je ne pouvais passer toutes mes soirées dans le bunker de ma chambre d'autant plus qu'à bien écouter (et je ne pouvais m'empêcher d'écouter, j'étais même venu à scruter chaque son), on l'entendait ce foutu *ploc*, même depuis la chambre. Par un jeu acoustique que je découvrais, on l'entendait aussi dans les toilettes, la salle de bains, au fond du couloir, on l'entendait partout. L'appartement était un même corps dont

chaque membre, chaque organe tremblait à sa manière sous les coups de boutoir de la goutte, la sempiternelle goutte. Il n'y avait pas un mètre carré de l'appartement qui lui échappait.

On ne peut camoufler un bruit que par un autre, mais quelle que soit la musique que l'on passe – Led Zep, Chet Baker ou Wagner – même l'album le plus chéri d'entre tous finit inmanquablement par irriter les nerfs à partir de la cinquième heure (ce que Wagner fait en quatorze minutes). Alors, on éteint sa chaîne Hi-Fi, et de nouveau s'avance le moment où le *ploc* réapparaît, un *ploc* revanchard, plus résolu encore d'avoir été trompé.

C'était devenu ce que veut le supplice médiéval : chaque goutte creusait un peu plus le trou qui forait ma raison.

Et pourtant, il me semblait à ce moment-là qu'il me serait plus facile de traverser le désert de Gobi sur un yack asthmatique que d'appeler un plombier.

Je pris le chiffon imbibé d'eau et le remplaçai par un coussin sec qui me donnait quelques instants de calme relatif.

Le lendemain, le yack me brûlait les fesses. Je me mis alors en quête d'un artisan. J'entrai « Plombier Paris » dans mon moteur de recherche, je parcourus la liste des réponses et je choisis le deuxième nom, car je me méfie en tout de ceux qui arrivent premiers depuis que j'ai entendu le fringant Poulidor prononcer un petit hommage aux trente ans de la mort d'Anquetil.

Le téléphone du deuxième nom de la liste de plombiers sonnait occupé. Robert, Robert Boulay, il s'appelait. Le garçon avait dû avoir une enfance difficile et c'est

peut-être pour cela que Boulay m'inspira une confiance immédiate. N'ayant pas l'habitude de contacter des plombiers, je m'étais déjà attaché à ce Robert Boulay et j'avais rappelé plusieurs fois, à intervalles réguliers, et par ces appels répétés c'était un peu comme si Robert Boulay quittait la masse sombre et indistincte des artisans fourbes et fuyants pour revêtir la noble salopette de plombier particulier – celui que l'on peut recommander avec fierté aux amis.

Entre deux tentatives, j'essayais de ne pas trop écouter la nouvelle goutte se jeter inlassablement sur le chiffon qui renvoyait des sons de plus en plus aigus au fur et à mesure qu'il se gorgeait d'eau. Mais c'était impossible et j'en venais à compter les gouttes comme un vieux tireur de photos comptait les secondes dans son laboratoire. Je jouais même à faire des syncopes en tapant mon doigt sur la table : *Plac*, index, *plac*, majeur... Et je rappelais Bob toutes les soixante gouttes.

Il est toujours utile d'avoir un avocat, pensai-je, bien que je n'aie jamais eu besoin d'y avoir recours. Je n'avais pas d'avocat, mais un plombier ce n'était pas si mal, encore eût-il fallu que Robert réponde, or le téléphone de Bob me refusait impitoyablement. Il me fallut donc changer de plombier. C'était bête, car je m'étais déjà habitué à ce Bob Boulay, dit la Boule.

J'ai essayé d'en joindre d'autres. Il y eut Léonard Malo, Denis Gavet, Marc Sapin, Jean-Michel Baroni, mais soit qu'ils ne répondaient pas, soit que le vingtième c'était très loin mon bon monsieur, soit qu'une multitude

d'empêchements incompréhensibles interdisaient le déplacement, personne n'était disposé à me sauver. Je constatai que le monde de la plomberie parisienne avait quelque chose de la tauromachie.

J'ai alors décidé de changer moi-même le joint défectueux. En magasin, on m'avait conseillé un nouveau modèle qui s'adapte. « C'est tout nouveau ! Un brevet américain. » Je l'ai acheté en pensant à ce brevet américain, à la caution scientifique que cela donnait à ce joint, et tout à la fois, je craignais de ne pas être à la hauteur, de bousiller le beau joint américain et mon vieux robinet par l'une de ces maladresses dont je suis coutumier.

Mais non, changer un joint était plus simple que prévu, j'ai fixé très facilement la nouvelle rondelle qui s'adapte à la place de celle qui laissait passer l'eau depuis des semaines.

Et cela a fonctionné. Je pouvais retrouver le sommeil et le cours de ma vie. J'ai montré fièrement le résultat à ma femme, Pauline.

Mais au bout de quelques jours seulement, le joint qui s'adapte s'était tellement bien adapté à la place de celui qui laissait passer l'eau, qu'il commença à laisser passer l'eau lui aussi. Je ne saurais décrire l'abatement qui fut le mien quand en rentrant le soir, j'entendis de nouveau ce *ploc* métallique qui se riait de moi, la goutte, la sempiternelle goutte, comme s'il n'y en avait qu'une qui montait et redescendait inlassablement le même toboggan en inox.

J'étais plus résolu que jamais à régler ce problème de fuite. J'ai posé un chiffon sec sous le robinet (j'avais disposé une pile de chiffons secs prêts à l'emploi à côté de l'évier) et j'ai pris mon téléphone. J'ai appelé Robert, le deuxième nom sur ma liste, mon premier plombier. Et là, miracle, Bob me répondit sur un ton affable.

- Que puis-je pour vous, mon cher monsieur ?

J'étais décontenancé, tellement habitué à entendre se perdre la sonnerie dans une suspension infinie, je ne m'attendais pas à une réponse aussi rapide et ouverte. Je notai un petit accent difficilement identifiable. C'était trop ténu pour être de l'italien, trop chantant pour du libanais, trop lointain pour du hollandais et pas assez brumeux pour les langues scandinaves. Je lui expliquai mon problème.

- Oui, c'est très agaçant ce goutte-à-goutte. Je vous comprends. Je peux passer dans quarante-cinq minutes. Cela vous convient-il ?

Je ne saurais dire si c'était la maîtrise de l'inversion interrogative, la disponibilité de l'intonation ou la perspective de voir enfin résolu ce problème qui me torturait depuis des semaines, je ne trouvais quoi répondre et je mis quelques instants avant d'articuler :

- ... Oui... oui... c'est parfait. Ça me convient parfaitement.

Je n'étais pas habitué à voir se résoudre facilement les problèmes, notamment les courts-circuits et les fuites d'eau. Surtout les fuites.

Alors que je commençais à me convaincre que j'allais venir à bout du *ploc* et du *plac*, Pauline rentra.

Il était tôt et ce n'était pas dans les habitudes de ma femme. Je l'entendis retirer ses talons (j'adore le son des talons que l'on retire, il est pour mes oreilles ce que l'odeur du café est pour mon nez) et elle me rejoignit dans la cuisine. Le téléphone gisait tout chaud sur la table. J'en étais venu à bout. Elle avait un regard à la fois triste et décidé. Comme si elle avait pris une trop grande bouffée d'air avant d'entrer dans la pièce.

- J'aimerais faire un petit break, Paul.

Elle m'expliqua alors lentement, presque tendrement combien nous nous perdions depuis des mois, la difficulté qu'elle avait de me sentir dans la même pièce qu'elle, le dégoût qu'elle ressentait en me voyant dans la salle de bains, son impossibilité à supporter ce qu'elle trouvait pourtant charmant au début – ma manière de siffloter, de me mordre les lèvres quand j'hésitais, mes petites obsessions, ma façon même de me retourner dans le lit – et tout en disant cela, presque amoureuxment (c'en était plus que troublant) elle faisait machinalement tourner son alliance comme si elle dévissait un vieil écrou sur un mauvais filetage. J'avais l'impression de tourner avec la bague. Sur l'annulaire de l'autre main, elle portait une nouvelle bague d'un style tape-à-l'œil que nous avions l'habitude de critiquer tous les deux. J'avais choisi pour son anniversaire un anneau en argent à la forme simple et pure, moins par pingrerie que par goût de la sobriété. Et puis à défaut d'un mariage que je

lui refusais, je pouvais lui offrir une alliance. Or elle arborait à côté de mon alliance, l'une de ces bagues rococo, une sorte de gâteau à la crème truffé de pierres multicolores et onéreuses dont chaque éclat dessinait les contours d'un monde de réussite, d'aisance et de bêtise. Après avoir énuméré tous mes petits défauts et alors qu'elle enchaînait sur les avantages de la séparation des corps, je m'interrogeai sur la provenance de cette bague ridicule qui marquait symboliquement le changement le plus radical des goûts de ma femme. En dix ans, pas une fois elle n'avait fait preuve de vulgarité. Je photographiai mentalement la bague : anneau en or, massif rocheux de diamants autour de deux émeraudes prolongées par une petite accolade de grenats (le pire étant l'accolade).

On s'approchait de la conclusion. Elle m'expliqua combien c'était nécessaire, ce n'était peut-être que temporaire, il nous fallait repartir sur de nouvelles bases, mais plus ses phrases insistaient sur le caractère non définitif de la séparation, plus je la voyais s'échapper par le soupirail, comme ça, en crabe définitif. Elle me conseilla de me faire plaisir, de profiter de la vie, de travailler moins, de me remettre à la peinture, je peignais si bien, c'était un tel gâchis. Je méritais vraiment d'être heureux. Il y avait des étapes dans la vie. Je comptais toujours autant pour elle, mais voilà.

- Comme tu voudras, dis-je.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à ajouter et ma réponse sembla la satisfaire. Je la vis s'affaisser

légèrement dans un réflexe de détente comme après avoir joué au piano une fugue compliquée. Les lourdes gouttes claquaient de plus en plus fort sur le chiffon imbibé. Je me suis levé, j'ai pris un chiffon sec et l'ai placé sous le robinet. J'ai fixé quelques instants le chiffon gorgé d'eau avant de l'essorer d'une main puissante. Je constatai pour la première fois la sensation virile et érotique de ce geste.

Alors, Pauline s'avança vers moi et me prit la main, une main douce, chaude, presque aimante.

J'eus à peine le temps de réactiver le souvenir du contact de sa peau qu'on sonna à la porte. C'était le plombier. J'avais oublié le plombier.

Il entra, affable, souriant. Je relevai de nouveau ce petit accent qui me titillait. Je cherchais son origine écartant une à une toutes les possibilités. Cette manie de m'attacher à des détails sans importance, sympathique le reste du temps, prenait ici un tour presque inquiétant quand elle s'imposait bêtement au cœur d'un événement aussi décisif que la rupture d'avec la femme de ma vie. Quel genre d'être se penche sur l'éraflure au genou d'un homme décapité ? Il me semblait que je donnais ainsi raison à Pauline qui se déliait de moi et il me prit l'envie d'en faire autant, or il n'est malheureusement pas possible de faire un *petit break* avec soi-même, car on n'a nulle part où aller. Le monde entier se moquait de l'accent du plombier. Un Robert Boulay en plus ! Pouvait-il être autre chose que français ?

Je ne savais décidément pas faire avec les artisans. Je lui présentai maladroitement Pauline, « ma femme ». Je sentais bien ce que cette situation banale avait en réalité d'incongrue : le petit problème de goutte-à-goutte, la bague, le *petit break*, le plombier avec son accent (très léger, vraiment très léger, comme un papillon qui ne se poserait que sur certaines syllabes plus sucrées) et son irruption dans l'intimité de notre couple qui s'atomisait sans heurts doublaient mon trouble.

Je lui ai montré le robinet de la cuisine et il a commencé à s'affairer. Nous ne reprîmes pas là où nous en étions et ma main resta veuve. Nous nous tîmes quelques instants ainsi immobiles et cois, le regard fuyant comme des serpents d'eau pendant que le sifflo-tant plombier s'activait sur la quincaillerie. Pauline se pencha vers moi :

- Je vais prendre quelques vêtements.

L'artisan s'arrêta net de siffler, comme s'il avait enfin compris l'importance de ce qui se jouait dans son dos. Elle se retira dans la chambre et je me retrouvai seul avec Robert Boulay qui, déjà, revissait le robinet. Voilà, c'était fini. Il lui avait fallu moins de cinq minutes pour régler mon problème de goutte-à-goutte. Il vint s'asseoir près de moi, sortit son calepin professionnel et renseigna soigneusement les cases. Je brûlais de l'interroger sur son petit accent, mais je n'osais pas. J'entendais Pauline froisser des tissus et remplir son sac de voyage dans la pièce d'à côté. J'ai réglé la note du plombier avant de le

raccompagner à la porte. Pauline était déjà dans l'entrée, avec son sac de voyage mal refermé, le petit pull mohair rose que je lui avais offert le jour où elle avait perdu son chat s'était coincé dans la fermeture éclair, un bout de manche dépassait.

J'ouvris la porte, le plombier sortit.

- Excusez-moi, puis-je vous demander d'où vous vient ce petit accent ? Mais peut-être suis-je trop curieux ?

- Tchèque, je suis d'origine tchèque, mais je suis français depuis longtemps.

Je l'ai remercié. Pauline était là. Elle en profita aussi pour sortir. Elle passa devant moi en me bousculant avec son sac et attendit que le plombier s'éclipse. La porte d'entrée de l'immeuble finit par claquer.

- J'ai pris quelques affaires. Je vais chez maman. Je garde les clefs de l'appartement. Je repasserai dans la semaine.

Je me tins à l'encadrement de la porte. Elle esquissa un geste, le retint puis disparut à son tour. Quand je refermai la porte, le pêne de la serrure fit comme un bruit sec de branche cassée.

Le lendemain, je fus réveillé par un rayon de soleil tranchant à travers la lame cassée de la jalousie, signe que j'avais dormi plus que de coutume. Cela faisait bien longtemps que je n'avais plus entendu la petite bossa-nova de mon alarme et cette fois-ci, il n'y avait pas Pauline pour chanter la deuxième voix.

En entrant dans la cuisine, j'ai jeté un regard vers la courbe froide et brillante du robinet. Boulay avait fait du bon travail. Il y a une beauté émouvante du geste professionnel parfaitement exécuté. « Ah ! » pensai-je.

J'en étais là de mes réflexions matinales quand j'aperçus quelque chose sous la table. C'était une vieille photographie en noir et blanc. L'image était floue et présentait des taches et des rayures, le coin en haut à gauche était corné. Elle donnait à voir une femme assise sur un banc, une blonde d'une grande beauté. Elle était étrangement habillée. Elle portait un haut de maillot de bain soumis à une forte pression et sa jupe était relevée jusqu'à mi-cuisses ce qui conférait un caractère vaguement érotique à l'image. Quelqu'un avait surligné le contour de ses formes avec un bic au niveau de la hanche et des épaules et apposé une couleur sur une zone de l'arrière-plan. Mon attention se fixa sur le visage de cette jeune femme, expressif, dense et linéaire. Un faciès qui intimidait. Pourtant, elle devait

avoir à peine vingt ou vingt-cinq ans. Elle dégagait un charme solaire qui mettait les yeux à genoux. Seul un léger ourlet au-dessus de sa lèvre jetait comme une ombre dont on ne pouvait dire si elle était le résultat d'un petit accident ou le souvenir d'un bec-de-lièvre. La prise de vue avait été déclenchée de relativement près, peut-être deux mètres, marque habituelle d'une proximité entre le sujet et le photographe, or quelque chose dans le regard de la jeune femme exprimait plutôt de la surprise, une absence de consentement, voire de l'hostilité.

Je n'aurais su dire précisément pourquoi, mais cela ne ressemblait pas à la prise de vue d'un fiancé ou d'une mère attendrie.

Je ne vois pas ce que Pauline aurait pu faire avec une telle image. Je pariai plutôt qu'elle avait dû glisser des affaires du plombier au moment de rédiger sa facture.

Je ne parvenais pas à me sortir ce cliché de la tête. Quelque chose d'informulable me fascinait. Ce n'était pas une photographie d'amateur. Il y avait une dimension artistique assumée, au-delà du flou et du geste au bic, quelque chose en plus dans le cadrage, dans le point de vue témoignait d'un savoir-faire convaincant, troublant même. Qu'est-ce qu'une telle image faisait dans les affaires d'un plombier au travail ? Je doutais qu'il ne dispense pour le plaisir ses photographies chez les clients comme le font, paraît-il, certains lecteurs qui abandonnent volontairement des livres dans des lieux publics pour les imaginer voyager. Mais quel genre de plombier abandonnerait un tel cliché

PREMIÈRE PARTIE

chez moi ? Et sous une table ? C'était ridicule. Il me serait facile d'interroger Robert Boulay et j'aurais très rapidement la réponse à toutes mes questions.

J'ai pris une photo de l'image avec mon mobile. J'eus une petite pensée pour ce photographe inconnu qui, s'il était encore vivant, devait regretter en voyant partout des gens mitrailler à tout va, cette douce époque où les photos étaient plus difficiles à produire – n'était-ce pas là justement une pensée clichée ?

J'ai appelé plusieurs fois le bon Boulay jouant toute la journée à un curieux ping-pong : vaisselle – coup de fil au plombier, repassage – coup de fil au plombier, carreaux – coup de fil au plombier. Mais il n'y avait rien à faire. Il était plus difficile à joindre que la femme d'un curé.

Le lendemain matin, Pauline était là. « Je suis désolée, je ne voulais pas te réveiller. » Elle était assise à notre table. « Cela ne te dérange pas ? J'ai quelques papiers à trier, je ne serai pas longue. » J'ai pris un ton détaché que je crus tout d'abord sincère, mais qui n'était que faussement détaché, car je peux l'avouer, sa présence me gênait. Ne pouvait-elle pas emporter tous ses papiers et faire le tri chez sa mère ?

Je m'étonnais – et c'était tellement banal – que ce corps, si intime et accessible quelques jours auparavant puisse dégager, du jour au lendemain une telle étrangeté. Et pourtant, il me semblait que cette distance nouvelle aurait pu être un appel à une reconquête. L'idée me traversa l'esprit en me faisant couler un café et alors que je l'observais se courber sur une paperasse indescriptible, une paperasse que je ne lui avais jamais vue manipuler jusqu'alors (elle ne s'était jamais occupée des basses tâches qu'elle évitait plus par snobisme que par phobie administrative), feuilles diverses et chamarrées que je découvrais un peu ahuri comme si elle avait eu un enfant caché et dont je crus qu'elle ne viendrait jamais à bout, ses mains tournant et retournant les rectos et les versos, tapotant sur la table après les avoir réunis des petits paquets de feuilles qu'elle tassait et qui se désolidarisaient immédiatement à la moindre manipulation, cette idée fugace donc que notre